

Carlos au rang des rebelles, et autoriserait la Prusse à envoyer ses troupes au secours du gouvernement de Madrid.

Le but de M. de Bismark est évident. Il veut soumettre l'Espagne à la domination allemande. Le meilleur moyen d'arriver à ce résultat est de maintenir la Péninsule dans l'état d'agitation où elle se trouve depuis quelques années, et d'empêcher l'avènement d'un régime définitif, tel que serait celui de Don Carlos. Au moment voulu, M. de Bismark fera élire par les Cortès républicaines un roi de son choix, un roi allemand, de la même manière que fût élu le roi Amédée en 1871. Comme on le voit, c'est à l'exécution de son idée de 1870, idée qui a causé la guerre franco-prussienne, que tend le puissant chancelier. Cette idée accomplie, la France est complètement isolée, et elle reste la seule des nations latines qui ne soit pas sous le joug de l'Allemagne.

L'avènement de Don Carlos, au contraire, écarterait le danger du protectorat allemand pour l'Espagne, et conserverait une alliée fidèle à la France. L'intérêt manifeste de la France serait donc de reconnaître Don Carlos, ou, tout au moins, de ne pas reconnaître la République espagnole. En agissant autrement, elle travaillerait en même temps pour la Révolution et pour la Prusse, et contre ses propres intérêts. Elle ferait les affaires de M. de Bismark.

Don Carlos se trouverait par cette action des puissances, placé au rang des révolutionnaires et des rebelles ; comme si ses droits au gouvernement n'étaient pas mieux établis que ceux d'aventuriers usurpateurs qui se sont emparés du pouvoir à la faveur des révolutions. La Prusse serait autorisée à intervenir en Espagne et à prêter secours à ses amis de Madrid, et cela, grâce à la lâcheté des autres puissances.

Les journaux républicains français reconnaissent eux-mêmes la portée fatale de cet événement, et les conséquences désastreuses qu'il pourrait avoir pour la France. Ils reconnaissent l'œuvre de M. de Bismark. Cela ne les empêche pas pourtant d'applaudir à cette idée et d'encourager le gouvernement français à donner dans le piège que lui tend la Prusse.

Quant aux carlistes, ils continuent pendant ce temps leurs opérations. Ils font des progrès rapides, et Serrano paraît avoir acquis la conviction qu'il ne pourra les soumettre sans le secours de l'étranger. C'est ce qui le porte à accueillir favorablement les offres de la Prusse. Plutôt que de voir Don Carlos à Madrid, les Républicains aimeraient mieux y appeler un prince prussien.

Les carlistes se sont emparés dernièrement d'une ville importante de la Castille, à trente lieues seulement de Madrid. Sans l'intervention de M. de Bismark ils seraient sûrs de triompher.